L'événement paysager

Le vide au cœur du rituel

Romain Bragard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pa/1715>

DOI : 10.4000/pa.1715

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 48-50

ISBN : 1643-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Romain Bragard, « L'événement paysager », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 06 juillet 2021, consulté le 21 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pa/1715> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.1715>

L'ÉVÉNEMENT PAYSAGER : LE VIDE AU CŒUR DU RITUEL

03

La promenade en raquette à neige est une expérience physique et esthétique. Par un effort motivé, outil et condition d'une quête, l'individu se rend disponible à un possible surgissement du paysage. Si l'affection paysagère s'éclipse rarement au cours d'une promenade, si elle est toujours présente de façon diffuse, il est des moments où elle semble s'intensifier pour frapper les individus à la manière d'une invasion. Ce pic émotionnel, nous le problématiserons à la manière d'un événement. En effet, dans le contexte des vacances, l'événement paysager met en tension rupture d'intelligibilité¹ et ritualité.

48

Ritualité vacancière

Les vacances sont des marqueurs saisonniers qui structurent notre expérience du temps. Elles opposent le temps contraint du travail à celui, ipsatif², du temps libre. Dans une logique de transformation, elles incitent les individus à modifier leur quotidien en réorganisant leurs activités et en déplaçant leurs centres d'intérêt. L'affectivité se trouve elle aussi remodelée, dans la mesure où la sphère du privé se voit privilégiée. De façon générale donc, pour la société dans sa quasi-totalité, se répète, trois fois par an (Noël, février et juillet-août), des bouleversements dont le meilleur indicateur est les vacances scolaires.

Tout au long de l'année on voit combien la valeur de ce temps est façonnée. Dans les discussions quotidiennes comme dans la publicité, les vacances sont mises en scène sous les auspices de l'ailleurs, du lieu de bien-être et de repos. D'année en année, au credo de « vivement les vacances », se répètent des rêveries hédonistes qui nous enjoignent à « changer de monde »³. Si la façon dont se déroulent les vacances (modification des modes de sociabilité, des tenues vestimentaires, de la conception du temps et de l'espace⁴, etc.) rappelle l'Essai sur les variations saisonnières de M. Mauss, leur mise en scène dans la société française évoque un rituel de rupture.

Préliminaires

Du contexte général, nous allons progressivement nous diriger vers un moment, particulièrement intense, de cette logique de rupture mise en œuvre par les vacances : l'événement paysager. Nous nous appuierons pour cela sur un travail ethnographique réalisé dans la station de sports d'hiver du Corbier, situé en Maurienne. Avant d'en venir au cas particulier d'une promenade en raquettes à neige dans les environs de la station, il

faut remarquer que l'événement ne s'approche qu'en passant par une série d'étapes préparatoires assimilables à un rituel de séparation.

En effet, « partir au ski » est une expérience qui débute avant même que les vacances ne soient effectives. Le projet naît plusieurs semaines, voire plusieurs mois à l'avance. Les vacances se préparent et s'anticipent. Choix du lieu, location de l'appartement, achat de matériel, de vêtements, de nourriture, discussion avec les collègues de travail ou les amis... forment un ensemble de tâches et de comportements qui mettent en désir le temps à venir. L'émotion est comme travaillée à distance, façonnée dans l'expectative, avec l'intention affichée que « tout se passe pour le mieux ». Une préparation, plus ou moins minutieuse, organise le plaisir et le met en attente. Le désir augmente progressivement. L'expérience future occupe petit à petit de plus en plus de place dans les esprits. L'excitation monte. Puis, vient le moment du départ, accompagné des au revoir aux collègues de travail ou aux amis. Ils sont ponctués de souhaits ritualisés : « bonnes vacances », « profitez-en bien », « revenez en pleine forme », « veinard », etc... Les vacanciers « chargent » ensuite la voiture, « ferment la maison » – sans oublier de vérifier si l'on a coupé le gaz, l'eau ou l'électricité, si l'on a confié les clefs à un proche pour arroser les plantes, nourrir les animaux, ou, simplement, « au cas où »... c'est-à-dire que l'absence elle-même est soigneusement orchestrée – ; et « décollent ». Suit le trajet proprement dit où, progressivement, se précise le paysage montagnard. On scrute le relief, évalue la quantité de neige, cherche l'endroit où se situe la station. On se projette aussi dans l'espace. « Dans deux heures on est sur les pistes », dit une personne dans la voiture qui m'emmenait au Corbier. Une fois arrivés sur les lieux, les vacanciers passent par une série de rites, les mêmes que ceux qu'à repérés J.D. Urbain à propos de l'arrivée sur la plage : rites de reconnaissance, où l'on intériorise l'espace et l'organisation de la station, et rites d'installation où l'on investit les lieux (notamment l'appartement). On passe du statut de nouvel arrivant à celui d'usager.

La préparation de la sortie en raquettes se fait généralement par une recherche d'information auprès de l'office du tourisme. On s'inquiète du parcours, de la durée de la promenade, de sa difficulté, de la taille du groupe et des qualités du guide qui le conduit. L'excursion que je vais décrire montre comment arrive et se déroule l'événement paysager, comment s'y articulent action, surgissement et rupture d'intelligibilité, puis, expression d'un discours sur⁵ son occurrence.

Il montre aussi comment le chercheur peut participer à l'émergence de ce dire.

Expérience du vide et interprétation de l'émoi

Nous sommes partis en début d'après-midi en direction d'un petit mont qui surplombe la station. Pour moi, la sortie commençait mal, en effet, le guide, que j'avais accompagné à plusieurs reprises, m'avait présenté au groupe comme un ethnologue faisant « une étude sur les sports de pleine nature ». Quelqu'un avait alors commenté : « il faut faire attention de ne pas dire des conneries... il va nous analyser ». Une certaine méfiance s'était donc installée. J'étais comme mis à distance et un sentiment de crainte ou de gêne se manifestait à mon égard. Bien qu'au fur et à mesure de notre avancée l'atmosphère se détendit, les raquettistes ne me parlaient qu'avec circonspection. Après une bonne heure de marche, nous commençâmes l'ascension de la dernière déclivité. La pente était raide et chacun se concentrait sur sa progression. Il faut noter qu'au cœur de l'effort, les discussions cessent, le corps se rassemble, la tête s'incline, le regard se concentre sur la lecture des détails du relief, scrutant l'endroit où poser le pied lors du prochain pas. L'individu semble rentrer en lui-même, il fait une expérience intense de sa corporéité qui semble court-circuiter son activité cognitive. La montée se présentait donc comme une réclusion, une absorption dans l'effort et la peine. Puis, brusquement, l'horizon s'est dégagé. Une vue panoramique surplombant la vallée et la station s'est alors offerte. En arrivant au sommet, chaque raquettiste y est allé de son exclamation : « whaooo !! », « Han !! », « magnifique », « grandiose », « superbe », « très beau », « merde alors !! »... Le sourire aussi était de mise. Un silence s'est installé, accompagné d'une attitude contemplative. Durant quelques instants le temps semblait en suspens. Puis, lentement, certains se sont mis à chercher dans leur sac pour sortir un vêtement ou de l'eau. Le guide distribuait quelques bonbons. Tout se passait dans une atmosphère ouatée et calme.

Avant que l'on ne reprenne la marche, j'osai quelques questions : « qu'est-ce que ça vous fait, un moment comme ça ? Que ressentez-vous ? Ou à quoi pensez-vous ? ». Il y eut un petit temps de silence, puis quelqu'un avança : « moi, j'oublie tout ! tous mes problèmes, je me sens bien », beaucoup acquiescèrent. Une autre personne dit que cela lui faisait bizarre de voir la station de loin et en vue plongeante « on a pas l'habitude, ça semble si petit »⁶. « Moi je trouve ça beau » dit une autre personne. Et, d'un coup, tout le monde se mit à me parler en même temps. Je ne savais plus où donner de la tête, le foisonnement des discours m'empêchait d'en suivre un en particulier. Une sorte d'agitation avait pris le groupe, des personnes qui ne s'étaient pas encore adressé la parole réagissaient les unes par rapport aux autres. La profusion de parole et l'intérêt pour la discussion étaient si intenses que le guide dû insister pour que nous reprenions la marche. Durant tout le retour, les raquettistes ont continué à discuter entre eux, et beaucoup sont venus directement me parler de leur expérience... Alors que la promenade avait « mal commencé », la suite me procura un de mes meilleurs « moments ethnographiques ».

On voit donc ici, concrètement, les différentes séquences émotionnelles de l'événement paysager (surprise, vide contemplatif, excitation dans l'énonciation). Le paysage survient dans une brisure du sensible (d'un coup le paysage s'ouvre alors qu'on ne regardait que ses pieds). Suit un silence. Puis, par l'intervention du chercheur, s'exprime une profusion de discours. On en retiendra surtout l'idée d'oubli. Au cœur de la ritualité, avant la mise en sens de ce qui est arrivé par surprise, l'individu semble faire l'expérience du vide intérieur.

Mais que se serait-il passé si je n'avais pas posé la question ? Il faut en effet s'interroger, comme nous y invite Arlette Farge, « sur ce qui fabrique l'événement, sur ceux qui fabriquent l'événement »⁷. Cette historienne invite à penser que le surgissement, qui « se déplace et s'accomplit dans le large champ des émotions », aurait été un non-événement, et se serait déployé « sous une autre forme, couleur ou dimension ». Ici, l'émergence du dire l'événement – et donc de l'événement lui-même –, est rendue possible par la présence d'une attention et d'un questionnement.

Pour poursuivre cette réflexion, je présenterai une expérience ethnographique qui s'est déroulée tout autrement. Elle permettra de montrer que, si l'événement se construit dans le dire, il n'est pas simplement un fait du chercheur. L'événement paysager est en effet le fruit de la rencontre entre une réalité qui arrive et l'offre de sa traduction dans la sphère du discours, rencontre entre une rupture d'intelligibilité et l'opportunité de son expression.

Contrairement à la première excursion, celle-ci avait très bien commencé. Les raquettistes ne s'étaient pas montrés méfiants à mon égard et nous discussions aisément. La promenade évoluait dans une large combe parsemée de bouleaux. Le groupe alternait batailles de boules-de-neige et discussions. Vers le milieu de la balade, le guide fit une pause. Le paysage était très encaissé et chacun contemplait le relief environnant. Un silence s'installa. Le guide distribuait quelques bonbons et, certainement inspiré par la précédente expérience, demanda ce qu'évoquait le paysage. Le silence s'intensifia. La question ne provoquait aucune réaction. À tel point que l'ambiance en devenait pesante. Après quelques minutes, je hasardai une relance : « pour certains ça évoque les temps préhistoriques, les périodes géologiques... ». Il y eut un « non » catégorique et collectif. Certains firent un petit commentaire : « plutôt le siècle passé... ». Rien d'autre. La marche reprit dans le silence. Cet « événement ethnographique » tombé à plat m'avait-il vexé ? Ou bien avais-je dérangé, ou agacé les promeneurs... Toujours est-il qu'une sorte de malaise s'était installé. Le reste de la randonnée fut plus laborieux. Le questionnement sur le ressenti instantané avait installé une distance entre mes interlocuteurs et moi. Le sens du silence contemplatif restait dans le non-dit et l'impensé. Ici, même si quelque chose semblait se passer, le questionnement restait inopportun. L'expression ne pouvait se déployer dans la sphère du discours.

Il faut à présent préciser que la promenade en raquettes est ponctuée d'une multitude de micro-événements paysagers. Un rayon de soleil, une trace dans la neige, une sensation olfactive ou kinesthésique, un détail quelconque, peut faire

advenir un pic émotionnel. L'événement, comme le paysage, doit ici être envisagé sous le signe d'une esthétique de la clôture⁸. Le paysage est émouvant parce qu'il est sélectionné, élu, dans un mouvement à la fois perceptif et constructif. Cette succession de micro-événements donne à l'expérience une teinte affective dont l'individu se souvient. Ainsi, d'événements paysagers en événements paysagers, le séjour vacancier fait date. Lors de la première excursion décrite ci-dessus, une dame insista pour me dire combien sa conception de la station avait changé après l'avoir contemplée, quelques années auparavant, de façon surplombante. De même, des personnes venues au Corbier à plusieurs reprises, pouvaient ainsi me réciter, avec plus ou moins de certitude, les différentes promenades qu'elles avaient effectuées au cours des années précédentes.

Si l'événement paysager fait date, si l'on se souvient de l'image et du soubresaut affectif qui lui a été associé, il faut considérer avec attention combien il est sujet à réinterprétation. Le discours sur l'événement est modulable et malléable. En ce sens le soubresaut affectif agit comme un marqueur temporel, qui laisse une trace. Il se comporte cependant comme un « pré-texte ». Dans l'interaction avec autrui, en fonction du contexte d'énonciation, le sens se cristallise sur telle ou telle option possible. Le sens de l'événement est instable et l'on peut repenser à un même paysage avec joie ou tristesse, nostalgie ou émerveillement. Dumouchel, auteur d'une théorie sociale des émotions, note que l'émoi initial est, dans un premier temps, sans contenu sémantique⁹. Le sens ne peut prendre qu'au cœur d'une interaction. L'affection paysagère est donc reformulable à merci, et l'expérience peut être revisitée tout au long de la vie d'un individu. Le dire de l'événement paysager et l'écriture de l'événement ethnographique auraient alors deux points communs. Ils se déploient tous deux dans une expression différée¹⁰, susceptible d'être formulée de façon différente.

Retour

Le retour de vacances s'effectue de façon symétrique par rapport au départ. Rangement, adieux pleins de promesses et de souhaits, « chargement » de la voiture, achat de souvenirs, récolte de quelques objets mémoire (pomme de pin, neige, pierre, branche...), photos de dernière

minute... Puis les villégiateurs « lèvent le camp », pour prendre la route du retour. Revenus au domicile, ils observent certains rites d'agrégation mêlés à des rites de commémoration : coups de téléphone, distribution de cadeaux, invitations à dîner, séances photo... L'expérience vacancière reste présente à l'esprit, elle se diffuse dans un après. Cette survivance est autant cognitive que physique. La rupture a en effet permis de « recharger les batteries », on dit avoir « fait le plein d'énergie »... Les vacances « font du bien »... « il y avait besoin ». De même, on entend dire que « c'est reparti » et « du bon pied ». On s'est « sorti le nez de ses problèmes » en prenant « un bol d'air », on s'est « ressourcé » ; après avoir « décompressé », on se sent « d'attaque »... Tout semble ici indiquer que les vacances sont vécues comme une renaissance, un nouveau départ dans la vie.

Bien que le parallèle avec la notion de rite de passage se heurte à la haute fréquence de l'expérience vacancière — qui n'est donc pas assimilable à un changement radical de statut social — une partie de l'analyse de Van Gennep retiendra notre attention. En effet, les vacances semblent comparables à une période de marge ; à ceci près que l'on ne passe pas d'un monde à un autre, mais que l'on s'extrait rituellement du monde pour y revenir affectivement modifié. On n'entre pas dans un monde nouveau, mais on se renouvelle en s'extrayant quelque temps d'une certaine réalité. Or Van Gennep note, à propos des rites d'initiation, combien la période de marge est assimilable à une mort symbolique¹¹.

Au cœur de la ritualité vacancière, culmine l'événement paysager en tant qu'expérience du vide¹². Un rituel d'oubli¹³ mène l'individu vers une fugitive et intense suspension du temps, symboliquement assimilable à la mort. De retour de cette expérience, les nombreuses expressions rituelles évoquent une résurrection. Menacés d'asphyxie dans « la vie de tous les jours », nous allons chercher un « bol d'air » dans un simulacre de mort. Par-delà le processus de soustraction momentanée, l'événement paysager replace l'individu dans le monde des vivants. En traversant l'événement paysager, l'individu se soustrait un instant au vivant pour s'y réinscrire avec vivacité.

Romain BRAGARD

Notes

- ¹ BENS A. et FASSIN E. Les sciences sociales face à l'événement, *Terrain* n° 38, *Qu'est-ce qu'un événement ?* Paris, Édition du patrimoine, 2002, p. 8.
- ² DUMAZEDIER J., Vacances et valeurs, in Viard J., Les vacances. Un rêve, un produit, un miroir, Paris, *Autrement*, 1990.
- ³ URBAIN J. D., *Sur la plage*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2002 (1992), p. 17.
- ⁴ À ce sujet, voir VIARD J., Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux, Saint-Étienne, Édition de l'aube, 2000.
- ⁵ CRAPANZANO V., Réflexion sur une anthropologie des émotions, in *Terrain*, n° 22, les émotions, Paris, 1994. L'auteur y distingue le discours émotionnel du discours sur les émotions.
- ⁶ Il faut préciser que la station, bien que de petite taille, est impressionnante dans la mesure où quatre tours de dix-neuf étages rassemblent la majorité des appartements.
- ⁷ FARGE A. « Penser et définir l'événement en histoire », in *Terrain* n° 38 qu'est-ce qu'un événement ? Paris, Édition du patrimoine, 2002, p. 73.
- ⁸ SANSOT P., « L'affection paysagère », in DAGOGNET F. (dir.), *Mort du paysage ?*, Seyssel, Champ Vallon, 1982.
- ⁹ DUMOUCHEL P., Émotions, *Essai sur le corps et le social*, Le Plessis-Robinson, institut Synthélabo, 1999, p. 136.
- ¹⁰ LAPLANTINE F., La description ethnographique, Paris, Nathan, 1996, p. 38.
- ¹¹ VAN GENNEP A., Les rites de passage, Paris, Picard, 1981 (1909), p. 93-163.
- ¹² Sur l'attractivité du vide dans le cadre des vacances de villégiature, voir les travaux complémentaires d'Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage* (1750-1840), Paris, Aubier, 1988, et de Jean Didier Urbain, *op.cit.*
- ¹³ URBAIN J. D., *op.cit.*, p. 234.